

la convalescence, n'a pas été bien guérie. Un repos de sept ou huit jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le Peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne fait calculer que pour le jour, & n'étend point ses vues au lendemain; il ne fait faire aucun sacrifice à l'avenir; il en faut cependant pour se le rendre favorable.

CHAPITRE IV.

Inflammation de Poitrine.

§. 46. **L'**INFLAMMATION de poitrine, ou péripneumonie, ou fluxion de poitrine, est une inflammation du poumon, & plus ordinairement d'un seul de ses côtés. Les signes qui la font connoître, sont un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelquefois fort inquiet & angoissé, symptôme essentiel, & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie, à coup sûr, dès son premier moment; la chaleur qui suit le frisson, & qui, pendant quelques heures, est souvent mêlée de retours de froid; le pouls vîte, assez fort, médiocrement plein, dur & réglé, quand le mal n'est

D ij

pas violent; petit, mol, irrégulier, quand la maladie est très-grave; un sentiment légèrement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine; quelquefois une espece de serrement sur le cœur; d'autres fois des douleurs dans tout le corps, sur-tout le long des reins; de l'oppression, au moins le plus souvent, car quelquefois il y en a peu; la nécessité d'être presque toujours couché sur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement sur les côtés; une toux quelquefois sèche, & alors elle est plus douloureuse, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de sang, souvent le sang pur; une douleur, ou au moins une pesanteur de tête; souvent des rêveries, presque toujours le visage rouge; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui est d'un fâcheux présage; les levres, la langue, le palais, la peau sèche; l'haleine chaude; les urines peu abondantes, & rouges dans les commencements; plus abondantes, moins rouges, & déposant beaucoup de sédiment dans la suite; fréquemment de l'altération; quelquefois des envies de vomir dans le commencement, qui, en imposant à gens peu instruits, ont souvent porté à donner un émétique, qui est mortel, sur-tout à cette époque; une chaleur universelle, un redouble-

ment presque tous les soirs, pendant lequel la toux est plus aigre, & les crachats moins abondants. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides ni trop durs, mais d'une consistance médiocre, ressemblant à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, & mêlés d'un peu de sang qui diminue peu-à-peu, & disparaît ordinairement avant le septième jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artère, & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux quand il avale, qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal est très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut respirer qu'assis; le pouls devient très-petit & très-vîte; le visage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarerent, le malade a une angoisse inexprimable, il s'agite continuellement dans son lit; quelquefois un bras est dans une espèce de paralysie, les rêveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir; la peau de la poitrine & du col se couvrent quelquefois, sur-tout quand l'air est étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides, plus ou moins considérables, qu'on doit appeller taches pétéchiales, & qu'on appelle mal-à-pro-

pos dans ce pays le pourpre ; les forces s'épuisent ; la difficulté de respirer augmente d'un moment à l'autre ; le malade tombe dans une léthargie , & meurt bientôt d'une mort affreuse & assez commune dans les campagnes , par l'effet des remedes échauffants qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point , que le cœur se fendoit , comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence , si le froid dure plusieurs heures , & s'il est suivi d'une chaleur brûlante , si le cerveau s'embarasse dès le commencement , si le malade a une petite diarrhée avec ténésme , s'il craint le lit , s'il sue trop ou s'il a la peau extrêmement aride , si son caractere paroît changé , s'il a beaucoup de peine à cracher , la maladie est très-dangereuse.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime , & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N° 2 , ou le lait d'amandes N° 4 , ou celle N° 7. Les jus d'herbes , qui entrent dans cette dernière , sont un excellent remede dans ce cas , parce qu'ils fondent puissamment ce sang épais qui forme l'inflammation.

Pendant que la fièvre est extrêmement

violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le sang pur, il faut donner le lavement N^o 5 trois fois, ou au moins deux fois, dans vingt-quatre heures; mais le remede principal c'est la saignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de sang, & même, si le malade est jeune & robuste, quatorze ou seize. Cette forte saignée soulage plus que si l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§. 46.), cette saignée soulage considérablement le malade pendant quelques heures; mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la saignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de sang. Souvent cela suffit. Mais si au bout de huit ou dix heures la maladie paroît se ranimer, il faudroit réitérer une troisieme fois, une quatrieme saignée, & même plus. Mais en employant les autres secours nécessaires, j'ai rarement eu besoin de plus de trois saignées, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

Si l'y a plusieurs jours que la maladie dure quand on commence à la traiter,

& si la fièvre est encore forte, la respiration difficile, si le malade ne crache pas, ou s'il crache trop de sang, il faut, sans s'embarrasser du jour, faire une saignée, fût-ce le dixième.

§. 51. Le sang, dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, est extrêmement épais; & presque d'abord qu'on l'a tiré, il se forme au-dessus cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croûte pleuritique*. L'on regarde comme un bien, lorsque dans chaque saignée elle devient moins dure & moins épaisse que dans la précédente; ce qui est généralement vrai, si en même temps le malade se trouve mieux; mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul, on se tromperoit souvent. Il arrive même que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croûte ne se forme point; ce qu'on regarde comme un signe très-dangereux. Il y a d'ailleurs à cet égard plusieurs bizarreries qui dépendent des plus petites circonstances; ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croûte pour régler les saignées; & en général il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§. 47), non-seulement la saignée ne le soulage point, mais quelquefois même elle nuit, par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général, dans ce cas, tous les remedes sont inutiles; & c'est toujours une très-mauvaise marque dans cette maladie, quand la saignée ne soulage pas, ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager & la font craindre.

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes une demi-heure dans un bain d'eau tiède, en enveloppant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§. 54. De deux en deux heures, il prendra une tasse de la potion N^o 8, qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppression est considérable, & la toux sèche, l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons; ou en mettant sous le visage du malade, qui doit être assis, un vase rempli de cette eau chaude, & en enveloppant la tête du malade & le vase avec un linge qui retient la vapeur, ou en lui tenant devant la bouche un éponge trem

pée dans la même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très-pressant, on emploie, au lieu d'eau, le vinaigre pur; & souvent cette vapeur a sauvé des malades qui paroissent au bord du tombeau; mais il faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.

§. 56. L'on applique aussi avec succès sur la gorge & sur la poitrine les remèdes N^o 9.

§. 57. Quand la fièvre est extrêmement forte, il faut donner, toutes les heures, une cuillerée de la potion N^o 10, mais sans que cela fasse rien diminuer de la quantité des autres boissons, qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler. On éloigne ces doses à mesure que la fièvre baisse, & on les supprime tout à fait quand la fièvre n'est plus trop forte.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours; mais si le troisième (ce qui est rare) le quatrième, le cinquième jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublements sont moins violents, la toux moins forte, les crachats moins sanglants, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la lan-

gue un peu moins sèche, les urines moins rouges & plus abondantes, il suffit alors de se tenir au régime, & de prendre un lavement tous les soirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour est le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats, & souvent par les urines qui le septieme, ou le neuvieme, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à déposer un sédiment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Ensuite il survient des sueurs qui alors sont favorables autant qu'elles étoient nuisibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroissent, il survient quelquefois différents accidents très-effrayants, comme de l'angoisse, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppression, des mouvements convulsifs (c'est ce qu'on appelle l'état critique; mais ils ne sont pas dangereux, moyennant qu'on ne se conduise point mal. Ces accidents dépendent de l'humeur purulente qui se déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, jusqu'à ce que l'évacuation ait commencé; alors tous les accidents finissent, & ordinairement le sommeil re-

vient. Mais je ne puis trop insister sur la nécessité de la prudence dans ces circonstances. Quelquefois c'est la foiblesse, d'autres fois les convulsions, ou quelque autre accident, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la sottise d'ordonner des remèdes particuliers pour ces accidents, comme des cordiaux spiritueux, de la thériaque, des confectons, du castor, de la rue, l'on trouble la nature dans ses opérations, la crise ne se fait point, la matière qui devoit s'évacuer, ou par les selles, ou par les urines, ou par les sueurs, ne s'évacue point, mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il se forme une nouvelle maladie plus fâcheuse, & moins guérissable que la première. Si c'est sur l'extérieur du corps, le malheur est moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre sur cette partie des cataplasmes émolliens, qui l'amènent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidents, il faut, quand les symptômes effrayants dont j'ai parlé surviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient, N^o 5, & appliquer, de deux en deux

heures, une flanelle trempée dans l'eau tiède, qui couvre tout le ventre & fasse presque tout le tour du corps derrière les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure ; mais comme il importe cependant de soutenir les forces du malade, s'il paroît réellement foible, on peut donner de temps en temps une cuillerée de vin blanc avec autant de sirop de capillaire ; pour les gens riches il faut préférer un vin muscat de France.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétiques ni de purgatifs, parce qu'ils sont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remèdes propres à faire dormir, sont aussi généralement mauvais : il y a quelques cas cependant dans lesquels ils peuvent être utiles ; mais ces cas sont si difficiles à connoître, qu'on ne doit jamais se permettre ces remèdes, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vu plusieurs malades qu'ils ont jettés, pris mal-à-propos, dans une étisie incurable. Lorsque tout a bien été, ordinairement le malade est très-bien le quatorzième jour, & alors on peut, s'il a appétit, le mettre au régime des convalescents. S'il a encore du dégoût, la bouche

mauvaise, la tête pesante, on doit le purger avec la potion N^o 11.

§. 63. Il survient quelquefois des saignements de nez, même après plusieurs saignées, qui sont très-favorables, & soulagent ordinairement beaucoup plus que les saignées. On doit s'attendre à ces saignements, lorsqu'après les saignées le malade est mieux à plusieurs égards, & qu'il lui reste cependant encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui seroit très-dangereux; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée légèrement douloureuse des matieres bilieuses.

§. 64. Si les crachats se suppriment tout-à-coup, sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été beaucoup saigné, s'il y avoit encore du sang dans les crachats, si le pouls est fort ou dur, il faut sur le champ saigner du bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tisane N^o 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées, au lieu

de la saignée, il faut appliquer de forts vésicatoires, & faire boire beaucoup de la tisane N^o 12.

Les vésicatoires sont souvent très-utiles dans l'inflammation de poitrine & dans la pleurésie; ils facilitent la transpiration & les crachats, ils diminuent l'engorgement, soulagent la douleur, soutiennent les forces, modèrent la fréquence du pouls; mais pour cela il ne faut les appliquer que quand des saignées suffisantes ont diminué la plénitude des vaisseaux & la disposition inflammatoire du sang; si on les met plus vîte, ils augmentent le mal plutôt que de le diminuer, parce qu'en augmentant trop l'action des vaisseaux, ils augmentent l'inflammation; & la même observation a lieu dans toutes les maladies inflammatoires.

Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats, sont, 1^o. un refroidissement subit; 2^o. l'air trop chaud; 3^o. les remèdes trop chauds; 4^o. les sueurs trop abondantes; 5^o. un purgatif pris mal à propos; 6^o. quelque passion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment, ou assez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand on a si fort affoibli le malade par trop de sai-

gnées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration, ne se font pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres causes, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive dans le poumon, ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se résout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poumon; si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès, qu'on appelle *vomique*; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent long-temps renfermé dans son sac, sans que ce sac se creve, & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poumon, & qu'elle s'étendît jusqu'à sa surface, c'est-à-dire près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poumon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine, entre le poumon, les côtes & le diaphragme (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre). Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poumon. Si l'ouverture est petite, de façon qu'il ne puisse sortir

que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir en portant une cuillerée de soupe à sa bouche; un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptôme qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche, après la mort, & les cadavres sont très-prompement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte* celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matière, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent; & elles sont souvent produites parce qu'on a négligé la saignée dans le commencement des inflammations de poitrine. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un Régent ou Maître d'école

de village. Il avoit une vomique ouverte, très-confidérable, dans le poumon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencemens. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures, & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.

§. 68. On ne peut ni voir ni toucher ce qu'il y a dans la poitrine; c'est ce qui fait que souvent on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans font présumer qu'elles se forment. Les évacuations, qui sont nécessaires pour la guérison, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé; mais, au contraire, la fièvre continue d'être assez forte, avec un pouls toujours vite, ordinairement mol & foible, quelquefois cependant assez dur, souvent ondoyant; la respiration est encore gênée avec de petits frissons de temps en temps, un redoublement de fièvre le soir, les joues rouges, les levres sèches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes symp-

tômes annonce que le pus est tout formé ; la toux alors devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement ; ou dès que le malade a pris quelque nourriture ; il ne peut se coucher que du côté malade, souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelquefois même sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression ; il ne peut point dormir ; il a une fièvre continue, & souvent des intermittences dans le pouls.

Non-seulement la fièvre augmente tous les soirs ; mais la plus petite dose d'aliments, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légère agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vitesse du pouls. Le malade est inquiet, il a des moments d'angoisses terribles, accompagnées & suivies de sueurs sur la poitrine, & sur-tout au visage. Il sue pendant la nuit ; ses urines sont rougeâtres, quelquefois écumeuses, d'autres fois huileuses : il lui monte tout-à-coup des feux au visage. Presque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche ; les uns, de vieux fromage ; les autres, d'œufs pourris ; des trois

siemes, de viande corrompue : ils maigrissent considérablement. Il y en a que rien ne défaltere ; ils ont la bouche & la langue seches, la voix foible & rauque, les yeux caves, souvent quelque chose d'un peu égaré dans la vue ; ils ont un dégoût général, & s'ils desirent certains aliments avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre ; les forces se perdent.

Outre ces symptômes, l'on remarque quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une très-légere enflure, & un changement de couleur presque insensible. Si la vomique est placée tout-à-fait au bas du poumon, dans la partie intérieure, c'est-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut sentir, dans quelques sujets, du gonflement en pressant le creux de l'estomac, sur-tout lorsque le malade touffe. Enfin, suivant les observations d'un Médecin Allemand, si l'on frappe avec la main sur la poitrine, couverte d'une simple chemise, elle rend, dans l'endroit qui est sur la vomique, un son sourd, comme si l'on frappoit sur un morceau de chair ; au lieu qu'en frappant sur l'autre côté, elle rend un son sonore, comme si l'on frappoit sur une caisse. Mais je doute encore que cette observation soit généralement vraie, & il seroit bien dan-

gereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend pas un son sourd.

§. 69. Quand une vomique est formée, tant qu'elle ne se vuide pas, tous les accidents que j'ai détaillés augmentent & la vomique s'étend; tout le côté du poumon malade devient quelquefois un sac de pus; le côté sain est comprimé; le malade meurt suffoqué après des angoisses terribles, avec le poumon plein de pus, sans en avoir jamais craché.

Il est important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on est sûr qu'elle existe; & comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poumon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raisons que je détaillerai plus bas, il faut faire en sorte que cette rupture se fasse intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela, sont 1°. de faire respirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du sac de l'abcès où l'on souhaite que la rupture se fasse, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tisane d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on

tient l'estomac toujours plein ; & la résistance au poumon étant considérable de ce côté , les matieres se portent naturellement du côté de la trachée-artère , ou conduit de l'air , parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux ; ce qui est un bien. 3°. On cherche à faire tousser le malade , en lui faisant flairer du vinaigre chaud , ou en injectant dans la gorge , au moyen d'une petite seringue , telle que les enfants en font par-tout avec du sureau , un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier , lire , rire ; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès , aussi bien que le suivant. 5°. On lui fait prendre , de deux en deux heures , une cuillerée à soupe de la potion N° 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char , mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent quelquefois tout-à-coup cette rupture.

§. 71. J'ai vu , il y a quelques années , une servante de campagne , qui , après une inflammation de poitrine , restoit languissante , sans qu'on soupçonnât son mal ; s'étant mise sur un char qui alloit chercher du foin , la roue heurta violemment contre un arbre : elle s'évanouit ,

& au même instant, rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'est alors que je fus instruit de son mal & de ce qui lui étoit arrivé; elle guérit très-bien.

Un Officier de ce pays, servant en Piémont, languissoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour essayer de se remettre, sans l'espérer beaucoup. En entrant au pays, par la route de Saint-Bernard, étant obligé de faire quelques pas à pied, il fit une chute, resta évanoui pendant plus d'un quart d'heure, rendit une grande quantité de pus, & se trouva dans le moment même extrêmement soulagé. Je lui ordonnai un régime & des remèdes; il se rétablit parfaitement, & dut peut-être la vie à cet accident.

Plusieurs malades ont un évanouissement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre; ce léger secours suffit si cette ouverture n'a pas les caractères qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès; si le pus est blanc, bien conditionné; si la fièvre diminue; si l'angoisse, l'oppression, les sueurs finissent; si la toux est moins violente; si le malade a plus d'aisance dans sa situation; s'il recouvre le

sommeil & l'appétit ; si ses forces reviennent ; si la quantité des crachats diminue journellement par degrés ; si les urines redeviennent meilleures ; l'on doit espérer qu'en employant les secours que je vais prescrire , le malade se guérira radicalement.

§. 73. Mais au contraire , quand les forces sont épuisées avant la rupture ; que la matiere est trop claire , brune , verte , jaune , sanglante , puante ; que le pouls reste vîte & foible ; que l'appétit , les forces , le sommeil , ne reviennent pas , l'on ne peut point espérer de guérison , & les meilleurs remedes sont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes sont les suivans.
 1°. L'on prend , de quatre en quatre heures , un peu de crème d'orge ou de riz,
 2°. Si la matiere paroît épaisse , gluante , qu'elle ait de la peine à se détacher , il faut donner , de deux en deux heures , une cuillerée à soupe de la potion N° 8 , & boire entre deux , de demi-heure en demi-heure , une tasse de la boisson N° 13. 3°. Quand la matiere n'a pas besoin de ces remedes pour être évacuée , on ne les emploie pas , mais on continue la même nourriture , qu'on mêle avec parties égales de lait , ou à laquelle , ce qui est beaucoup plus efficace , on substitue

substitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui, dans ce cas, fait la seule nourriture du malade. 4°. On donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une prise de la poudre N° 14, délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol, avec un peu de sirop ou de miel. Si cette dose dégoûte trop le malade, si elle paroît fatiguer son estomac, s'il touffe beaucoup, s'il a les nerfs fort délicats, s'il a beaucoup de sécheresse, on ne donnera que la moitié ou même le tiers de la prise. La boisson ordinaire est un lait d'amandes ou une tisane d'orge, ou de l'eau avec un quart de lait. 5°. Il faut se promener tous les jours à cheval, en voiture, en char, suivant que les forces & les circonstances le permettent. Mais de tous ces exercices celui du trot du cheval est sans comparaison le plus utile & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne soit pas trop avancé; car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le Peuple peu instruit ne regarde comme remede que ce qu'on avale; il a peu de foi au régime & aux autres secours diététiques, & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'est une

erreur dangereuse, dont je voudrois le défabuser. Ce secours est le plus efficace de tous; celui sans lequel on ne doit point espérer de guérir de ce mal quand il est grave; celui qui peut presque le guérir seul, moyennant qu'on ne prenne point d'aliments contraires; enfin on l'a regardé avec assez de raison comme le vrai spécifique de cette maladie. On doit cependant faire quelques considérations en l'ordonnant. 1°. Il ne convient plus dès que la fièvre est forte & continue, & le malade très-foible; tout mouvement nuit à cette époque: 2°. les marques sûres qu'il fait du bien, c'est, si au lieu d'augmenter la vitesse du pouls, il la ralentit, c'est-à-dire, s'il est moins fréquent une demi-heure après être descendu de cheval qu'avant d'y monter, s'il augmente les forces, s'il donne du bien-être, s'il diminue l'oppression & la toux: 3°. on ne doit monter que le matin à l'heure où il n'y a point de fièvre, où elle est le moins sensible, mais jamais ni sitôt après le repas, ni à l'heure du redoublement du soir. Ce seroit se tromper que de croire qu'il suffit de monter à cheval pour se guérir. Les spécifiques les plus décidés, comme le mercure & le kina, ne sont utiles, dans les maux même dont ils sont les remèdes, qu'autant

qu'ils sont sagement dirigés; il en est ainsi de l'exercice du cheval dans cette maladie, qui d'ailleurs est souvent au-dessus de la portée des meilleurs remèdes.

§. 76. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très-souvent, la parfumer de temps en temps, mais très-légèrement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la saison le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal-sain, il y a peu d'espoir de guérison à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui se sont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant rien autre chose que du petit-lait de beurre (de la battue); les autres, des melons & des concombres; des troisièmes, des fruits d'été de toute espèce. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre; il n'y a que les Médecins fort éclairés qui puissent profiter de ces observations singulières, & les faire tourner au profit de leur malade, & à l'avancement de la médecine.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la

felle, de deux ou même de trois jours l'un; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavements; ils pourroient occasionner une diarrhée, qui seroit très à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu-à-peu. Si la suppuration continue à être abondante, si le pus paroît moins beau, si la fièvre revient tous les soirs, il est à craindre que la plaie, au lieu de se cicatriser, ne dégénere en ulcère; ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'étiſie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remède dans ce cas que la continuation des mêmes, & sur-tout le mouvement modéré du cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums d'eau chaude avec les herbes vulnéraires, & un peu d'huile de térébenthine N^o 15. Je les ai vu réussir; mais le plus sûr est de consulter un Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication qui mette obstacle à sa guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remède N^o 16 dans un verre de lait d'amandes ou de tifane d'orge,

§. 81. Les mêmes causes qui suppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; & alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fièvre, la foiblesse. Il faut remédier sur-le-champ à cet état par les parfums d'eau chaude, une cuillerée de la potion N° 8 toutes les heures, une grande quantité de tisane N° 12, & même de l'exercice, si la violence de la fièvre, la grande foiblesse ou l'oppression n'y mettent point obstacle. Dès que l'expectoration revient, la fièvre & les autres accidents cessent. J'ai vu cette suppression chez des sujets robustes, occasionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une saignée, après laquelle le crachement reparoit d'abord.

§. 82. Il arrive souvent que la vomique se nettoie entièrement, les crachats tarissent presque tout-à-fait, le malade est bien, il se croit guéri; mais bientôt le mal-aise, l'oppression, la toux, la fièvre recommencent, parce que la vomique se remplit de nouveau; elle se vuide, le malade crache pendant quelques jours, & se remet. Au bout de quelque temps, la même scene reparoit; & cette alternative de bien & de mal dure souvent

pendant des mois & des années. Ce cas a lieu quand la vomique se nettoie peu-à-peu, & que ses parois se rapprochent sans se cicatrifer; alors il suinte insensiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en est point incommodé; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il est mal jusqu'à ce que l'évacuation soit faite. L'on voit des gens avec ce mal, jouir en apparence d'une assez bonne santé. On peut le regarder comme une espece de caustere intérieur qui se nettoie de lui-même de temps en temps, chez les uns souvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre assez long-temps. Quand il a duré un certain temps, il est incurable. Dans les commencemens il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'usage du remede N^o 14.

§. 83: L'on fera surpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poumon & de l'érisie qui en est la suite, des remedes qu'on appelle *balsamiques*, qu'on emploie si fréquemment, sur-tout la térébenthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le mastic, la myrrhe, le storax, le baume de soufre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il est autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accréditer les bons: c'est que je n'ai

point employé ces remedes, parce que je suis convaincu que les effets en sont généralement fâcheux dans ce cas; que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guérison, & que souvent ils rendent mortelle une maladie très-guérissable. Ils ne se digerent point; ils obstruent les petits vaisseaux du poulmon, qu'il faudroit désobstruer; ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que les pilules dans lesquelles entrent la myrrhe, la térébenthine & le baume du Pérou, qui sont d'ailleurs de très-bons remedes dans plusieurs autres maladies, quelquefois même dans quelques maladies de poitrine, ou dans des toux stomachiques, occasionnent au bout d'une heure de l'agitation dans le poul, de la rougeur, de l'altération & de l'oppression. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute personne non-prévenue, que ces remedes sont réellement nuisibles dans ce cas; & je souhaite ardemment qu'on se désabuse sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée.

Je fais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement

dans ces maladies ; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets , indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent , & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un Chirurgien étranger avoit voulu guérir d'une étisie , en lui faisant prendre du lard fondu , qui avoit empiré le mal. Ce conseil paroît absurde , & il l'est ; cependant les balsamiques qu'on ordonne ne se digerent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N^o 14 tient tout ce que les balsamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconveniens , & elle a toutes les qualités qu'on leur suppose ; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation , ou qu'elle survient de nouveau , & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede , nommé l'*antihectique* , n'a point non plus dans ce cas les vertus qu'on lui suppose. Je m'en sers très-souvent dans quelques toux opiniâtres des enfans avec le lait , & alors il est très-utile. Mais j'en ai rarement vu des effets sensibles chez les grandes personnes ; & dans le cas dont je parle , je craindrois qu'il ne fît du mal.

§. 84. Si , au lieu de crever intérieurement , la vomique creve extérieure-

ment, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela est arrivé par le sentiment du malade, qui apperçoit un mouvement singulier, accompagné assez ordinairement d'une défaillance ; l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ, la fièvre diminue ; la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & sans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas long-temps, parce que le pus augmentant tous les jours, & devenant plus âcre, le poulmon se trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de respirer, la fièvre, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, reviennent avec plusieurs autres accidents qu'il est inutile de détailler ici, & sur-tout de fréquentes foibles. Le malade doit être au régime, qui retarde les progrès du mal aussi long-temps qu'il est possible ; mais il n'y a d'autre remède que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen le pus, & arrêter les désordres qu'il occasionne. C'est ce qu'on appelle l'opération de l'empyeme. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'est pas pour eux que j'écris. J'avertis seulement qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante, & que si l'on attend trop long-temps à la faire,

elle devient inutile, & le malade meurt misérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures se gangrenent. La même chose arrive au poumon quand la fièvre est excessive, l'inflammation naturellement très-violente, ou qu'on l'augmente par des remèdes chauds. Une angoisse insoutenable, une très-grande faiblesse, des défaillances fréquentes, le froid des extrémités, une eau livide & puante, qui sort au lieu des crachats, quelquefois des plaques noirâtres sur la poitrine, font connoître ce triste état. J'ai vu, dans un cas de cette espèce, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire suer, l'haleine si horriblement puante, que sa femme eut plusieurs faiblesses en le servant. Il n'avoit plus, quand je le vis, ni pouls, ni raison, & je ne lui ordonnai rien; il mourut une heure après, au commencement du troisième jour.

§. 86. L'inflammation peut aussi se durcir, & il se forme alors ce qu'on appelle un squirrhe; c'est une tumeur fort dure qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive quand la maladie ne

se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé ; que cependant la fièvre & les autres accidents se dissipent, mais que la respiration reste toujours un peu gênée, que le malade conserve un sentiment incommode dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps une toux sèche, qui augmente après le repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement ; mais on voit des gens qui en sont atteints & qui vivent longues années sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffement qui pourroient aisément procurer autour de cette tumeur une nouvelle inflammation dont les suites seroient très-dangereuses.

§. 87. Les remèdes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit-lait N^o 17, & les pilules N^o 18. L'on prend vingt jusques à quarante pilules, & un demi-pot de petit-lait tous les matins pendant long-temps ; & l'on respire de temps en temps la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poumon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, mais ne lui est point attaché. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se collent l'une à l'autre, & ne se

E vj

dérachent jamais : mais c'est à peine un mal ; on l'ignore même assez souvent, parce que la santé n'en est ordinairement que peu ou point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

C H A P I T R E V.

De la Pleurésie.

§. 89. **L**A pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caractères, une forte fièvre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine ; la pleurésie, dis-je, n'est point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler ; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est, tout comme de cette première maladie, une inflammation du poulmon, mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence considérable dans les symptômes, c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très-vive qu'on sent sous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *Point*. Cette douleur se fait sentir indifféremment sur toutes les parties